

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE FACE À L'ÉRUDITION ALLEMANDE AU XIX^e SIÈCLE

Le volume de la collection « Que sais-je ? » consacré aux bibliothèques indique que celle de l'École normale supérieure « conserve le souvenir de Lucien Herr »¹. Et, de fait, le long règne de cet Alsacien du Sundgau, entré en bibliothèque comme on entre dans les ordres, à l'âge de vingt-quatre ans, et mort à la tâche trente-huit ans plus tard, en 1926, a été sûrement le plus glorieux de son histoire, à une époque où l'École elle-même jouait un rôle de premier plan dans la nation, et dans ce qu'on a appelé la « république des professeurs »².

Herr n'a jamais écrit le grand livre qu'on attendait de lui sur la pensée de Hegel, mais il a été un incomparable éveillé d'idées, et ses disciples, un Jean Jaurès, un Léon Blum, un Charles Andler, ont profondément marqué la vie politique et intellectuelle du pays. « Herr bibliothécaire » était aussi une figure dans le folklore de ce petit monde que constituait l'École normale, et il circulait sur son compte d'innombrables pièces de vers, que l'helléniste Michel Lejeune, membre de l'Institut (et ancien élève-bibliothécaire), a gravement proposé de réunir en un *Corpus Herrianum*³. L'une d'elles dénonçait gentiment sa germanomanie :

« En allemand j'achèt' Brun'tière
Pas en français, et Baud'laire
N' souilla jamais mes rayons. »

1. André MASSON, Paule Salvan, *Les Bibliothèques*, 4^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 109.

2. Sur Herr, le livre de référence reste Charles ANDLER, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, 1932, réimpr. Paris, Maspéro, 1977, mais sans l'index qu'avait rédigé Jeanne Lucien Herr ; on consultera aussi avec profit Daniel LINDENBERG, Pierre-André MEYER, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

3. *Bulletin de la Société des amis de l'École normale supérieure* (cité désormais : *Bulletin*), 132, mars 1975, p. 10 ; voir aussi *ibid.*, 133, juin 1975, p. 26-27 ; 134, déc. 1975, p. 15-20 ; 135, mars 1976, p. 19-20.

Lui fait écho la dédicace qu'Henri Marrou écrivait en 1957 sur un exemplaire de sa *Geschichte der Erziehung im klassischen Altertum* offert « en souvenir de Lucien Herr qui — dit la légende — ne prenait au sérieux l'érudition française qu'à partir du moment où elle était publiée en traduction allemande »⁴. En se promenant dans les rayons de la bibliothèque, on est frappé d'y voir presque toutes les œuvres marquantes qu'ont produites les universités allemandes du XIX^e siècle. Pourquoi cette passion, et ce discernement? Comment ce transfert culturel a-t-il commencé? Jusqu'à quelle époque s'est-il maintenu? Nous voudrions essayer de répondre à ces questions en présentant d'abord la place que la bibliothèque a tenue dans l'École, puis en mesurant, grâce à quelques sondages, le poids de l'érudition allemande dans ses collections.

*
**

Notre histoire, qui va s'étendre sur un siècle, commence avec la monarchie de Juillet. L'École normale fondée par la Convention, celle dont on célébrera bientôt le bicentenaire, a duré trop peu pour se constituer une bibliothèque. L'usine de professeurs instituée par Napoléon ne se concevait pas sans livres, et nous savons par exemple qu'au moment où les armées impériales guerroyaient en Russie, les normaliens empruntaient consciencieusement manuels et grammaires⁵. Toutefois, c'est seulement à l'époque où le philosophe Victor Cousin (ancien élève de la première promotion, celle de 1810) exerçait d'une main ferme les fonctions de conseiller, puis de directeur (entre 1830 et 1840), que nous commençons à bien connaître le contenu et le fonctionnement de la bibliothèque. L'École est encore installée, très modestement, dans les locaux vétustes du collège du Plessis-Sorbonne, et la bibliothèque est « toute petite, rangée sur des tablettes mal équarries, avec une table de sapin et des chaises de paille pour tout mobilier »⁶.

Deux dates méritent d'être rappelées. En 1847, on inaugure les locaux actuels, rue d'Ulm. Notre grande salle qui avait accueilli pour la circonstance « un grand nombre de personnages de distinction », dont MM. Thiers et Victor Hugo⁷, n'a guère changé d'aspect, même si après le

4. Bibliothèque de l'E.N.S., S G ip 993^A 8^o.

5. Archives de la bibliothèque de l'E.N.S., K. 1/1.

6. Pierre JEANNIN, *École normale supérieure. Livre d'or*, Paris, Office français de diffusion artistique et littéraire, 1963, p. 45.

7. Id., *ibid.*, p. 53-54.

Second Empire on a débarrassé les armoires de ces portes grillagées qui permettaient de mettre sous clé des ouvrages aussi pernicieux que *La Sorcière* de Michelet, ou *Les Souffrances du jeune Werther*.

Un autre tournant qu'il convient d'évoquer, c'est celui de 1903, quand l'École est réunie à l'Université de Paris⁸. Certes sa mission n'a pas changé : elle reste de former, dans les disciplines enseignées dans les lycées (donc en lettres et en sciences), un petit nombre d'élèves choisis par un concours difficile. Les normaliens se dirigent toujours vers l'enseignement secondaire, mais une fraction de plus en plus grande gagnera par la suite les facultés, et d'illustres transfuges contribueront comme par le passé à la renommée de l'École, « une maison où l'on apprend à lire et parfois à écrire » (pour reprendre une formule en usage dans les discours de réception à l'Académie française). En revanche, l'abolition du corps des maîtres de conférences permanents marque la fin d'une évolution, celle qui a fait passer l'École d'un pensionnat replié sur lui-même, presque autarcique, à ce cloître ouvert sur le monde où se sont formés un Romain Rolland et un Jерphagnon.

En 1844, les élèves, qui n'ont d'ailleurs qu'exceptionnellement le droit de sortie, disposent sur place d'une bibliothèque de 21 602 volumes, dont 13 000 environ pour les trois sections littéraires (lettres proprement dites, histoire et philosophie) et près de 2 400 pour les sciences⁹. Cette disproportion est caractéristique de la prédominance de l'École littéraire qui a, jusqu'en plein xx^e siècle, recruté davantage d'élèves et fourni le directeur de l'établissement. Les quelque 7 000 livres qui restent forment deux collections pédagogiques : une bibliothèque Tauchnitz d'un millier de volumes et un « dépôt » de livres d'étude, qu'on distribuait chaque année aux normaliens, comme on le voit par les souvenirs d'Anatole Bailly, l'auteur du fameux dictionnaire grec-français¹⁰. L'élève apposait sur le livre sa signature et la date, et oubliait parfois de le restituer, ce qui explique qu'on rencontre de temps en temps chez les libraires d'occasion des ouvrages portant un simple tampon carré, à l'encre verte, « École normale supérieure » (les livres de la bibliothèque ont été mieux protégés, on l'espère du moins). Si la langue grecque triomphe avec 1 155 volumes, une section presque aussi importante est consacrée aux langues étrangères, par ordre de préséance l'allemand, l'anglais et l'italien (on n'en possède, hélas, pas d'inventaire). L'enseignement de l'allemand a pris corps au début des années 30, et le programme des cours

8. Id., *ibid.*, p. 109-116.

9. D'après un mémoire intitulé *Accroissement successif du nombre des volumes depuis 1843 jusqu'à l'année 1868-1869*. (Archives nationales, 61 AJ 157).

10. Anatole BAILLY, « Souvenirs d'enfance et de première jeunesse », *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 65, 1984, p. 20.

pour 1838-1839 prévoit une initiation à l'allemand comme langue d'érudition :

« Le professeur met entre les mains des élèves de 2^e année des ouvrages allemands de philologie, de critique littéraire, d'histoire, de philosophie et de sciences physiques, qui devront être traduits par morceaux, ou analysés sous sa direction »¹¹.

Avant de crier victoire, rappelons-nous tout de même la réponse ingénue que fera plus tard un élève à l'historien Ernest Lavisse : « Je lis l'allemand, Monsieur le directeur, mais je ne le comprends pas. »

Le choix des ouvrages est proposé par l'enseignant au directeur des études, qui juge du bien-fondé de la demande. Ainsi, le 18 mars 1851, après avoir contrôlé l'état du « dépôt », Ernest Vacherot accepte l'achat, pour la conférence de lettres de première année, de dix exemplaires de l'*Hippolyte* d'Euripide dans l'édition de Théobald Fix. « L'achat de ces exemplaires est urgent. Demain M. Le Bas expliquera cette tragédie. » La commande part le jour même¹².

Philippe Le Bas, maître de conférences de grec de 1834 à 1860, a publié divers ouvrages sur l'Allemagne et donné aussi à l'École des leçons de littérature allemande. La bibliothèque lui doit une grande reconnaissance puisqu'il a organisé en 1853-1854 le classement méthodique sur lequel nous vivons encore¹³. Mais il avait auprès des élèves une réputation déplorable. « Il était digne, solennel, d'une ignorance crasse. Il ne savait pas un mot de grec. » Et Francisque Sarcey de raconter les pièges que lui tendaient un Edmond About et un Hippolyte Taine, et dont il ne se sauvait qu'en recourant à la traduction juxtalinéaire de Sommer :

« About, se penchant alors et d'une voix insinuante : " Ne pourrions-nous sur ce point consulter les Allemands ? Qu'est-ce que pense l'illustre commentateur Sommer ? " Un rire silencieux secouait toute la classe »¹⁴.

11. Programme établi par Charles Victor Debs, l'élève germanophone chargé d'enseigner ses camarades, et visé par V. Cousin (Archives nationales, 61 AJ 178). Ce document et bien d'autres sont utilisés dans l'ouvrage important de Michel ESPAGNE, Françoise LAGIER et Michaël WERNER, *Philologiques II. Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1991.

12. Archives nationales 61 AJ 157.

13. En adaptant au fonds de l'École normale la classification qu'il avait élaborée pour la Sorbonne (on la trouve exposée, par ex., dans Albert MAIRE, *Manuel pratique du bibliothécaire*, Paris, 1896, p. 224-229).

14. Francisque SARCEY, *Souvenirs de jeunesse*, 2^e éd., Paris, 1885, p. 153-155 ; mêmes critiques chez A. BAILLY, *op. cit. supra* n. 10, p. 22-23.

Naturellement, l'ancien normalien de 1841 qui avait abandonné l'Université pour des travaux de librairie à l'usage des écoliers n'avait rien d'un érudit germanique. Les grands Allemands de l'époque, ce sont les philologues qui travaillent pour les entreprises d'Ambroise Firmin-Didot, le *Thesaurus linguae graecae* et la *Bibliothèque des auteurs grecs*¹⁵, mais le maître d'œuvre parisien, le très solide Friedrich Dübner, n'obtiendra pas de maîtrise de conférences à l'École normale, moins heureux que le Bernois Louis de Sinner, qui avait été rapidement éliminé de l'équipe du *Thesaurus* et s'était consacré à la fabrication en série d'éditions scolaires (il les cite longuement dans sa demande de naturalisation en 1832¹⁶).

Y avait-il vraiment besoin d'un bibliothécaire ? Des élèves s'occupaient à tour de rôle de chaque section, sous le contrôle du directeur des études¹⁷, et c'est presque par hasard qu'en 1843 l'un d'entre eux, dont le jury d'agrégation avait admiré « la forte instruction, l'habileté dans la discussion et le talent de parole »¹⁸, fut retenu à l'École après sa scolarité, sur autorisation spéciale du ministre. Il eut en prime la lourde charge de préparer le déménagement vers la rue d'Ulm.

Tous ses successeurs, à une exception près, furent aussi des anciens élèves, agrégés (de lettres ou de philosophie), et sachant l'allemand : lorsqu'il s'agit d'assurer le remplacement de Lucien Herr, on écarte un candidat pourtant très distingué (il mettra à jour la littérature française de Gustave Lanson), parce qu'il ne maîtrise pas cette langue ; au contraire le fait que Paul Etard ait suivi à Berlin les cours de Diels et de Wilamowitz, et qu'il ait été chargé de préparer la réédition de la *Physique* d'Aristote pour la *Bibliotheca Teubneriana*, fut sans doute un argument décisif en sa faveur¹⁹.

La tradition des élèves-bibliothécaires, véritables *amanuenses* normaliens, continue d'ailleurs jusqu'aux années 1920. Le mathématicien André Weil le fut pour les sciences juste avant d'aller faire à Göttingen et

15. Voir notre article, « Deux têtes de pont de la philologie allemande en France : le "Thesaurus linguae graecae" et la "Bibliothèque des auteurs grecs" (1830-1867) », in *Philologie et herméneutique au 19^e siècle*, II, éd. par Mayotte BOLLACK, Heinz WISMANN, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1983, p. 76-98.

16. Berne, Burgerbibliothek, Nachlass Sinner (M. h. h. XIX, 131, 8).

17. On connaît parfois leurs noms : en 1841, Girard était bibliothécaire en chef, Bachelet sous-bibliothécaire, Lecroq responsable de la bibliothèque de philologie, Texte de celle d'histoire, Brisbarre de celle de philosophie et Durand de celle de sciences (Archives nationales, 61 AJ 157).

18. Pour reprendre les termes de Charles WADDINGTON dans sa notice nécrologique d'Athanase Cucheval-Clarigny (1821-1895), dans l'*Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure* (désormais cité : *Annuaire E.N.S.*), Paris, 1896, p. 13.

19. Archives nationales, 61 AJ 157.

à Hambourg, en 1926-1927, le pèlerinage qui eut de si féconds résultats²⁰. La bibliothèque des sciences mène en effet une vie semi-indépendante, au moins depuis 1864, quand est nommé un agrégé-préparateur de mathématiques qui fait en même temps fonction de sous-bibliothécaire pour les sciences. Elle a essaimé dans les laboratoires, où sont créées des annexes qui reçoivent en dépôt des volumes appartenant à la Bibliothèque des sciences²¹.

Celle de lettres en revanche garde son unité et prend de plus en plus de poids dans l'École, au fur et à mesure que les études des élèves se diversifient et s'approfondissent. Le premier artisan de cet essor a été Jules de Chantepie du Désert, en poste de 1868 à 1880, qui devint par la suite bibliothécaire de la Sorbonne et inspecteur général des bibliothèques²². C'était un grand travailleur (son écriture apparaît partout dans nos fichiers et nos registres), et un expert en bibliothéconomie qui avait été envoyé en l'Allemagne pour y étudier le fonctionnement des bibliothèques universitaires²³. On lui doit sans doute l'acquisition d'un fonds important de programmes scolaires et universitaires, en grande majorité allemands, dont le catalogue vient d'être publié²⁴. Malheureusement, jaloux de son autonomie, il se brouille avec la direction de l'École, qui lui reproche notamment des déficits perpétuels, et il prend congés sur congés. En 1879, le directeur en est réduit à appeler au secours un tout jeune homme promis à un bel avenir, Salomon Reinach, qui venait d'achever un *Manuel de philologie classique* « d'après le *Triennium philologicum* de Wilhelm Freund et les derniers travaux de l'érudition » (comprenons germanique). Il les avait trouvés, comme il le dit dans sa préface, dans la « bibliothèque classique admirablement composée » dont il avait disposé à l'École²⁵.

20. Cf. Hourya SINACEUR, « Paris-Göttingen, 1930 », *Préfaces*, 13, mai-juin 1989, p. 107-113.

21. On est bien renseigné sur le fonctionnement de ces bibliothèques grâce au règlement détaillé établi en janvier 1890 par le sous-directeur pour les sciences, Jules Tannery (Archives bibl. E.N.S., F.1).

22. On pourra consulter sur lui les notices parues dans le *Bulletin du bibliophile*, 1904, p. 669-677 (F. CHAMON) et dans l'*Annuaire E.N.S.*, 1905, p. 77-79 (G. DUCOUDRAY).

23. Son rapport est paru, sans nom d'auteur, dans le *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique*, 331, 23 avr. 1874, p. 250-263. On ne peut s'empêcher d'en citer la conclusion : « Pour résumer ce qui précède, argent, travail, autonomie, discipline, c'est ce qu'on voit dans les bibliothèques académiques allemandes et ce qui est la condition de leur prospérité. »

24. Pascale HUMMEL, *Regards sur les études classiques au XIX^e siècle. Le fonds Morante de l'École normale supérieure*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1990.

25. *Manuel...*, Paris, 1880, p. I. On notera l'esprit missionnaire du jeune S. REINACH : « Outre les étudiants avancés et les jeunes maîtres, à qui j'ai pensé tout particulièrement, j'ai voulu que ce *Manuel* pût servir aux gens du monde, et même aux jeunes filles le jour où la France sera dotée de *höhere Töchterschulen* dignes d'elle » (p. III).

Le grand mérite de Lucien Herr est d'avoir ouvert la bibliothèque sur d'autres disciplines plus contemporaines, et d'avoir su tout de suite les porter au même niveau d'excellence en choisissant les livres qui marquent et qui durent. Il faisait preuve dans la sélection des ouvrages de l'exigence et de l'acuité de jugement dont témoignent ses recensions. Les tables de la *Revue critique*, dont il fut un collaborateur assidu²⁶, permettent de retrouver aisément les 80 livres dont il fit le compte rendu dans les tomes 43 à 48 (1888-1890). L'Allemagne domine avec 41 titres, contre 33 à la France et 6 au monde anglo-saxon, mais il ne faut pas croire que Herr ait été béat d'admiration devant toute la production d'outre-Rhin. S'il analyse longuement un inventaire de la correspondance inédite de Leibniz, s'il loue à sa juste valeur le premier travail de Hans von Arnim (le futur éditeur des *Stoicorum veterum fragmenta*) — « c'est un début dont chacun serait fier » —, il sait aussi exécuter en quelques lignes deux monographies sur *La Vie après la mort* et *La Mort des immortels* :

« On ne pardonne pas volontiers à des livres comme ceux-ci le temps qu'on a perdu à les lire. On songe avec quelque tristesse à la somme de travail humain dépensée à écrire des choses de ce genre, et à les imprimer »²⁷.

Naturellement, de tels ouvrages n'avaient pas leur place à l'École normale, dont la bibliothèque devait viser non à l'exhaustivité, mais à la qualité. Herr expose lui-même ses principes, dans un rapport écrit en 1902, après quinze ans de labeur :

« J'ai toujours donné tous mes soins à ce que pour tous les travaux, aujourd'hui plus différenciés et plus variés que jamais, que l'on entreprend à l'École, il y eût là les premiers, les meilleurs instruments indispensables. Je savais qu'il serait toujours impossible qu'on achevât un travail d'érudition spéciale avec nos seules ressources, mais je pensais qu'il devait être possible d'entreprendre et d'ébaucher, avec nos ressources, tout travail »²⁸.

À la fin de sa vie, en 1926, la bibliothèque compte environ 150 000 volumes, en libre accès, bien choisis et bien classés. Elle constitue, au jugement de Charles Andler, « le plus beau, le plus puissant instrument de culture générale supérieure qu'il y ait en France »²⁹. Quelle

26. C. ANDLER, *op. cit. supra* n. 2, 1932, p. 85-89.

27. Cf. *Revue critique*, 47, 1890 (1^{er} semestre), p. 435-438 ; 45, 1889 (1^{er} sem.), p. 322-325 ; 43, 1888 (1^{er} sem.), p. 338.

28. Cité par C. ANDLER, *op. cit. supra* n. 2, 1932, p. 83. Une copie intégrale de ce rapport se trouve aux Archives nationales (61 AJ 157).

29. C. ANDLER, *op. cit. supra* n. 2, 1932, p. 78 ; voir déjà les éloges rapportés par Paul DUPUY dans la notice nécrologique de Herr, *Annuaire E.N.S.*, 1927, p. 61.

place tenait la science allemande dans ce chef-d'œuvre pour lequel tant de bons artisans s'étaient dépensés sans compter ?

*
**

Pour essayer de mesurer son influence sans être écrasé par la masse des données, nous avons choisi d'étudier deux années d'acquisitions, l'une au début de la monarchie de Juillet, l'autre sous la III^e République, peu de temps avant l'affaire Dreyfus. Ensuite, profitant de relevés dressés par Herr lui-même, nous essaierons de caractériser les fonds allemands de périodiques et de suites tels qu'ils se présentaient à l'apogée de la bibliothèque, quand va éclater la Première Guerre mondiale.

Des archives assez riches, partagées maintenant entre la bibliothèque de l'École et les Archives nationales, permettent de suivre nos acquisitions pendant près d'un siècle (elles auraient un complément inappréciable dans les archives de la librairie Klincksieck, consultées en 1977³⁰ et inaccessibles depuis lors). On pourrait même savoir ce que les élèves et les maîtres de conférences lisaient, ou du moins empruntaient, grâce à des registres de prêt qui vont de 1863 à 1928. Ils ont été analysés pour quelques normaliens célèbres comme Charles Péguy (promotion 1894), Jean Giraudoux (promotion 1903) ou Herr lui-même³¹. Un sondage portant sur l'année scolaire 1878-1879 nous a révélé que les conscrits Henri Bergson et Jean Jaurès n'avaient pas emprunté le moindre ouvrage allemand et que parmi les professeurs, c'étaient l'helléniste Henri Weil (né en 1828 à Francfort sous le nom de Heinrich Weil)³² et le géographe Vidal de La Blache qui avaient le mieux mis à profit les fonds germaniques. Mais de telles statistiques n'ont pas grand sens pour une bibliothèque en libre accès, et on aborde un terrain plus sûr avec les registres d'acquisition.

30. Certaines pièces avaient alors été prêtées pour une exposition tenue à la bibliothèque de l'E.N.S., et sont décrites dans son catalogue, *Lucien Herr et l'École normale*, Paris, École normale supérieure, 1977, p. 12. La consultation d'un tel fonds d'archives aurait donné une autre dimension à la thèse, par ailleurs fort instructive, d'Isabelle KRATZ sur *La Librairie allemande à Paris de 1860 à 1914* (voir *Positions des thèses soutenues à l'École des chartes*, Paris 1989, p. 113-121).

31. D. LINDENBERG, P.-A. MEYER, *op. cit. supra* n. 2, p. 211-213 : « Les lectures de Lucien Herr élève de l'École normale supérieure (1883-1886) » ; on ne s'étonnera pas qu'elles aient été essentiellement philosophiques et allemandes.

32. Ce savant de grande classe, venu en France parce que ses origines juives lui interdisaient une carrière universitaire en Allemagne, a été, après Dübner, le médiateur privilégié entre les philologues des deux pays : « ce grand érudit, qui n'était pas français d'origine, était devenu pleinement français d'esprit comme de cœur » (Gabriel MONOD, *Revue des études grecques*, 22, 1909, p. 378). Nombreux détails dans l'entretien de Bertrand HEMMERDINGER avec Madame DUFOUR, petite-fille d'Henri Weil, publié dans *Belfagor*, 27, 1972, p. 96-99.

En 1832, les collections se sont augmentées de 434 volumes (revues comprises)³³. On y trouve 2 livres imprimés en Italie, 10 en Angleterre, et 152 en Allemagne, c'est-à-dire plus du tiers de l'ensemble. Le latin, le grec et la philologie s'y taillent la part du lion : 95 titres sur 152, soit plus de 60 %, alors qu'on n'en repère que 26 pour la philosophie (dont deux tomes d'une édition de Hegel, qui venait de mourir un an plus tôt), 6 pour la langue allemande et 2 pour les sciences. Le *Rheinisches Museum* et les *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* sont déjà là. On n'a pas reculé devant des achats de fond, comme les 11 tomes de la *Geschichte der Philosophie* de Tennemann, parue vingt-trois ans plus tôt à Leipzig, ou les 14 volumes de la Byzantine de Bonn que Niebuhr éditait à partir de 1828. Ce dernier est aussi présent en traduction : son *Histoire romaine* entre en même temps que les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder, traduit par Edgar Quinet (mais d'après la version anglaise des *Ideen*), et un ouvrage de Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'Antiquité*, traduit par Suckau, le premier professeur d'allemand à l'École³⁴. Et, naturellement, on trouve en bonne place le *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne* que venait d'éditer la même année le conseiller de l'université chargé de la haute direction, M. Victor Cousin.

Soixante ans plus tard, en 1892, les achats commencent bien dans la même tradition, avec la *Karte von Kleinasien* de Kiepert et l'*Alt-keltischer Sprachsatz* de Holder. Le registre³⁵ est beaucoup plus sommaire que celui de 1832, car Herr n'indique jamais les lieux d'édition, d'où une part d'incertitude. Quelques rectifications de détail ne changeraient pas le résultat d'ensemble : la prédominance allemande est écrasante. Sur 578 entrées (livres et périodiques confondus), on en dénombre 324 qui proviennent de pays germaniques, soit 56 %. La production française vient ensuite avec 202 (36 %) ; l'Angleterre (36 entrées), l'Italie (14) et le reste du monde se partagent les derniers 10 %. Les achats les plus importants portent sur le *Handbuch* de Marquardt (206,25 fr.), divers fascicules des *Monuments et portraits* de Brunn et Bruckmann (en tout 225 fr.) et un tome du *Corpus* des inscriptions grecques (106,25 fr.).

33. D'après l'*Inventaire, par ordre d'acquisition, du nouveau fonds de la Bibliothèque de l'École normale à partir de l'année 1829* (Archives bibl. E.N.S., D. 1/1).

34. Il vaudrait la peine d'entendre à d'autres disciplines l'enquête menée par Jean-Pierre LEFEBVRE, « L'introduction de la philosophie allemande en France au XIX^e siècle. La question des traductions », in *Transferts. Les relations inter-culturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, textes réunis et présentés par M. ESPAGNE et M. WERNER, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988, p. 465-476.

35. Archives bibl. E.N.S., D.1/8.

L'importateur principal est de loin la librairie Klincksieck, suivie par Le Soudier, Peelman et Haar³⁶; quelques livres d'archéologie et d'histoire transitent par Picard et Thorin. La situation était beaucoup plus ouverte sous la monarchie de Juillet : ainsi, en 1839-1840, l'École ne s'adresse pas à moins de dix-neuf fournisseurs, dont certains ne lui procurent qu'un seul titre. Les libraires alsaciens et allemands, par ordre d'apparition dans le registre Treuttel et Würtz (signalé à partir de 1834)³⁷, Heideloff (1834), Brockhaus (1840) puis son successeur Franck (1844), enfin Klincksieck (1846), n'avaient pas une situation de monopole, même si les « Catalogues de livres allemands, grecs, latins et orientaux qui se trouvent chez Franck, rue de Richelieu »³⁸ vont bientôt avoir une place d'honneur dans notre cote B comme « bibliographie » (le *Bücherkatalog* de Hinrichs ne commence qu'en 1888, date de l'entrée en fonction de Herr).

En revanche, dans les années 1910, la bibliothèque se reposera presque exclusivement sur les services de Klincksieck, qui non seulement lui fournissait très régulièrement les ouvrages en suite, mais lui communiquait aussi pour examen (*zur Ansicht*, suivant une pratique courante en Allemagne) les ouvrages qu'il recevait du grossiste Kœhler et Volckmann, de Leipzig. La voiture à bras du libraire commençait, dit-on, son tour par l'École normale, qui pouvait ainsi choisir la première. La fierté de Herr, c'était d'acheter, malgré l'exiguïté de son budget, mieux que la Sorbonne ou la Nationale, dont il refusa d'ailleurs la direction.

De fait, si l'on s'intéresse par exemple à l'œuvre de Wilhelm Wundt, ce philosophe pour qui Herr avait jadis fait le voyage de Leipzig, il vaut mieux aller rue d'Ulm que rue de Richelieu. On y trouvera toutes les éditions successives de la *Logique*, du *Système de la philosophie* et de la *Psychologie des peuples*, achetées lors de leur publication. La situation serait différente dans le cas de Kant. Dans les années 1830, à l'École, on le lisait surtout en latin ou en français. Chantepie acheta des œuvres en allemand et plusieurs dons, en particulier celui de Lerambert, maître de

36. Sur ces libraires voir, outre la thèse d'I. KRATZ, *op. cit. supra* n. 30, Frédéric BARBIER, « Les échanges de librairie entre la France et l'Allemagne », in *Transferts...*, *op. cit. supra* n. 34, p. 237-245.

37. On se reportera à l'étude de F. BARBIER, « Une librairie " internationale " : Treuttel et Würtz à Strasbourg, Paris et Londres », *Revue d'Alsace*, 111, 1985, p. 111-123.

38. Il est curieux (mais explicable par le triste état de l'École et de sa bibliothèque sous le Second Empire) qu'on n'ait pas acheté la *Revue germanique* fondée en 1858 par les Alsaciens Charles Dollfus et Auguste Nefftzer, et publiée par le même Dr Albert Franck, qui y faisait figurer son *Bulletin bibliographique français et étranger*. On verra sur ce périodique l'intéressante étude de Philippe RÉGNIER, « Une germanistique pré-universitaire : les premières " revues germaniques " (1826-1865) », à paraître dans les actes du colloque *Histoire de la germanistique française*, École normale supérieure, 14-15 mars 1991.

conférences d'anglais de 1882 à 1889, dont la bibliothèque contenait des raretés comme les deux premières éditions du *Capital*³⁹, vinrent renforcer les collections, qui restèrent malgré tout modestes. Herr se contenta d'acheter les éditions qui paraissaient en Allemagne, et ne tenta pas de combler d'anciennes lacunes dans l'œuvre d'un auteur pour lequel il n'avait peut-être pas trop de sympathie. Certaines antipathies de Herr sont restées fameuses : alors que Harnack et les théologiens du protestantisme libéral sont au grand complet sur nos rayons, on y chercherait vainement les publications de la Görres-Gesellschaft, et le médiévisse Christian Pfister n'osait même pas lui suggérer l'achat du *Clovis* de Kurth, qui avait le seul tort d'être écrit par un catholique notoire⁴⁰.

La grande guerre allait poser à Herr de plus graves problèmes. Le service des thèses étrangères, essentiellement allemandes, que l'École recevait depuis 1882, se tarit presque d'un coup, et les revues et les suites ne parvinrent plus qu'irrégulièrement. Pour tenter de faire le point et de rattraper le retard, Herr rédigea, sans doute en 1918, un inventaire des périodiques et une liste des « Suites d'ouvrages allemands »⁴¹, qui vont nous retenir maintenant. Ces deux documents présentent l'état des collections avant le conflit mondial. On laissera de côté la partie scientifique, en notant juste que parmi les seize revues obtenues en échange des *Annales* de l'École (la revue fondée par Pasteur en 1864, et qui continue toujours⁴²), la science germanique n'était représentée que par les *Monatshefte für Mathematik* de Vienne. Les autres grandes revues mathématiques étaient toutes là, depuis la date de leur fondation, 1826 pour le journal de Crelle (*Zeitschrift für die reine und angewandte Mathematik*, la tête de collection est acquise le 18 décembre 1838), 1869 pour les *Mathematische Annalen*, 1890 pour les *Jahresberichte* de la Société mathématique allemande ; simplement, il fallait les acheter.

Sur les 189 périodiques littéraires, 99 sont publiés en France, 59 en Allemagne, 13 en Grande-Bretagne et 7 en Autriche-Hongrie (cf. graphique 1, p. 69). La prédominance germanique est encore plus forte si l'on songe que toutes ces revues étaient achetées, alors que l'École ne payait que 22 abonnements français, les 77 autres titres étant fournis par le ministère de l'Instruction publique ou offerts par les éditeurs. Un clas-

39. Paul VIDAL de LA BLACHE, « La bibliothèque de l'École », in *Le Centenaire de l'École normale, 1795-1895*, Paris, 1895, p. 450, la décrit comme « une collection de 3000 volumes, où l'histoire, la géographie, l'économie politique, les littératures étrangères sont richement représentées ».

40. Charles-Edmond PERRIN, « Souvenirs sur la promotion 1908 », *Bulletin*, 85, juin 1959, p. 24.

41. Archives bibl. E.N.S., E. 1/2.

42. Sur ses débuts difficiles, on pourra lire la contribution de Désiré GERNEZ, in *op. cit. supra* n. 39, p. 469-475.

sement suivant les cotes de la bibliothèque fait ressortir le rôle prépondérant joué par l'érudition allemande en histoire, en littérature et surtout en philosophie, où sa part dépasse 60 % (cf. graphique 2, p. 69). Mais le tri le plus significatif me semble celui fait d'après la date de début des revues : sur les 49 qui ont commencé entre 1802 et 1877, 28 sont françaises, 3 anglaises, 1 italienne, grecque ou autrichienne, et 13 allemandes. La proportion, qui semble déjà importante, s'accroît démesurément lorsqu'on raisonne sur les années 1894-1898 : sur les 15 revues nouvelles auxquelles Herr souscrit un abonnement, 12 sont allemandes.

Les 436 titres que répertorie la liste des suites allemandes permettraient une étude encore plus instructive. Il ne s'agit pas d'un instrument du travail quotidien, comme le répertoire en usage de 1870 à 1892⁴³, mais d'un relevé sommaire, fait à la lecture des registres de la bibliothèque. Certains titres reviennent plusieurs fois ; quelques ouvrages sont arrêtés depuis longtemps comme l'*Antibarbarus der lateinischen Sprache* de Krebs et Schmalz dont la septième et dernière édition était parue de 1905 à 1907 : Herr n'avait pas le moyen de le deviner, et guettait une réédition améliorée. Sa liste recense, en effet, non seulement des collections de monographies, *Beiträge* ou *Abhandlungen*, mais aussi ces manuels, ces dictionnaires, ces œuvres complètes qui sont le cœur de notre institution. Tous les sigles habituels aux philologues s'y retrouvent : *CIL*, *CIG*, *GCS*, *TU*, *TLL*, *RVV*, etc. Nietzsche y côtoie Hegel et Freud, Hauptmann et Wedekind. Le *Grundriss* d'Überweg, dont l'École possède presque toutes les éditions, de la troisième (1867-1868) à la douzième (1923-1928), est flanqué de ceux de Karl Gœdeke, de Hermann Paul, de Gustav Gröber, de Max Weber : les normaliens pouvaient vraiment commencer des études sérieuses aussi bien en philosophie qu'en philologie romane, en littérature allemande qu'en sociologie, à condition bien sûr de savoir l'allemand.

Malheureusement, beaucoup de ces suites ont été interrompues définitivement par la guerre. Herr fit les pointages voulus, mais le manque d'argent ne lui permit pas de combler toutes les lacunes qu'il avait repérées. La fin de sa vie fut assombrie par les inextricables difficultés financières de la bibliothèque, qu'évoque parfaitement Marcel Déat, successeur désigné de Herr (s'il n'avait préféré la carrière politique que l'on sait) :

« Lucien Herr me met au courant de ses méthodes et de ses plans : les crédits, malheureusement, sont dérisoires, et il n'y a plus moyen de rattraper les achats interrompus à l'étranger pendant la guerre ni de continuer des collec-

43. Archives bibl. E.N.S., E. 1/1.

tions cependant essentielles. On mesure ici sur le vif ce qu'est la misère de l'« outillage national » dans le domaine intellectuel »⁴⁴.

La situation était si grave que la première tâche du nouveau bibliothécaire, Paul Étard, fut de « décimer » en 1926 les revues et les collections qui avaient survécu à la première épreuve. P. Étard, qui voyait « grand et neuf » (d'après la notice nécrologique que lui a consacrée l'*Annuaire des anciens élèves*⁴⁵), réussit un beau coup en faisant venir de Leipzig, au titre des réparations en nature, 1 493 kilos de livres, qui arrivèrent à Paris en 1930⁴⁶. Il entreprit aussi de commander directement en Allemagne, par l'entremise de la Buchhandlung Fock, toujours de Leipzig. Et pourtant, rien n'y fit : la crise économique, la Seconde Guerre mondiale, et peut-être aussi un certain rééquilibrage de la bibliothèque en faveur des productions anglo-saxonnes, le contraignirent à abandonner d'autres revues, d'autres collections allemandes.

*
**

Des temps plus heureux nous ont permis de renouer avec les traditions, de combler quelques lacunes grâce aux reprints et à la générosité de la Deutsche Forschungsgemeinschaft, et même de dépenser plus en Allemagne qu'en France. C'est une façon de témoigner de notre fidélité à l'héritage du XIX^e siècle. Il y en aurait une autre, plus fatigante sans doute. Lucien Herr, qui lisait énormément, avait dans la tête toute la bibliothèque, et se faisait un jeu de donner aux élèves, après leur avoir posé la fameuse question « Sur quoi êtes-vous ? », des pistes de recherche et des indications bibliographiques. Dans ces conditions, il jugeait inutile de dépouiller au fichier « auteurs » les collections allemandes qu'il venait d'acheter et de mémoriser : de toute façon, il n'en avait pas le temps, et un normalien digne de ce nom devait, par exemple, savoir que la *Cypriatische Briefsammlung* de Hans Freiherr von Soden formait le tome 25, 3 des *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack. Hélas, les élèves ont changé, les professeurs aussi d'ailleurs, et même les bibliothécaires. Tant de fruits de l'érudition allemande, si patiemment assemblés pendant des décennies, risquent de rester des trésors ensevelis si nous n'entrepre-

44. *Mémoires politiques*, Paris, Denoël, 1989, p. 180. Devenu député, Déat demanda à la Chambre de « manifester toute la bienveillance possible pour cette bibliothèque de l'École normale supérieure » (*Journal officiel*, 24 nov. 1926, reproduit dans *Bulletin*, 15, janv. 1927, p. 10-11).

45. *Annuaire E.N.S.*, 1963, p. 53.

46. Archives nationales, 61 AJ 157. P. Étard exprimait dans une lettre au directeur du 12 décembre 1928 son « ferme espoir de compléter la plupart des séries interrompues en 1914 », espoir qui ne fut que partiellement réalisé.

nons pas une campagne d'exploration et de mise en valeur⁴⁷. Elle permettrait sans doute de construire sur des bases plus solides cette histoire de l'influence allemande que nous n'avons fait qu'esquisser.

Pierre PETTMENGIN,
Paris, École normale supérieure.

47. Une enquête préliminaire menée dans nos fonds par M. Guillaume Le Quintrec a dénombré 211 collections non dépouillées, en majorité allemandes, qui totalisent quelque 2750 ouvrages.